Ami du Clergé du 13 juin 1929

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Panégyrique de S. Jean-Baptiste. — Sa vie pénitente et son courage apostolique, 353.
Cinq minutes d'Evangile. — XXXIV. 6e *Dim. après la Pentecôte :* L'action de grâces après les repas, 356.
Panégyrique de sainte Félicité. — La pratique de la religion, 356.
Pour une Première Messe. — II. Sublimité de la vocation sacerdotale, 358.
Pour les réunions mensuelles des Mères chrétiennes. — III. La charité, 361.
Triduum préparatoire à la rénovation des vœux de religieuses. — I. La vocation, 365.

PANÉGYRIQUE DE S. JEAN-BAPTISTE

(24 juin)

SA VIE PÉNITENTE ET SON COURAGE APOSTOLIQUE

> *Regnum cœlorum vim patitur et violenti rapiunt illud.*
> **Le royaume des cieux est emporté de force et les violents s'en emparent. (Math., XI, 12).**

Mes bien chers frères,

La foi nous enseigne que nous avons été créés et placés en ce monde pour gagner le ciel. Dieu qui nous a donné la vie et qui est notre souverain Maître ne nous a mis sur la terre que pour cette fin, et il veut que notre grand souci, notre préoccupation première soit d'y travailler constamment en accomplissant avec courage et fidélité les devoirs que nous dicte la religion catholique. Sans doute, la nature se récriera quelquefois et même souvent contre les efforts qui nous sont demandés, — sans doute il nous faudra dans bien des circonstances faire taire nos répugnances et obéir à des obligations qui nous coûtent beaucoup. Mais le ciel ne se donne qu'à ceux qui l'ont mérité, et quand on sait ce qu'il vaut, on ne trouve pas que c'est l'acheter trop cher que d'éprouver, en vue de l'acquérir, un peu de gêne, un peu de peine, et de souffrir quelque chose au service du bon Dieu. Les saints l'ont ainsi compris, m. f., et les exemples qu'ils nous ont laissés doivent nous servir de leçon. Aussi, puisque votre digne et vénéré curé me confie le soin de vous adresser la parole ce matin, je vais essayer de vous dire quelques mots de votre patron S. Jean-Baptiste. Les enseignements qui découlent de son histoire sont nombreux ; je m'attacherai surtout à vous faire remarquer ceux qui ressortent de sa *vie pénitente* d'abord, et de son *courage apostolique*.

Mais auparavant, qu'il me soit permis de dire combien il m'est agréable d'avoir sous les yeux le spectacle d'une paroisse qui tient à honorer dignement son saint patron. En voyant cette magnifique assistance, cette vaste église si bien remplie, je me plais à constater que L. est resté un pays de foi. Honneur en particulier à ces excellents musiciens dont le précieux concours donne tant d'éclat à cette fête ! Outre que c'est une jouissance de les entendre, leur présence en corps à cette cérémonie est un acte chrétien qui a son mérite dans les temps que nous traversons, et dont je suis très heureux de les féliciter.

I

Pour en venir à S. Jean-Baptiste, l'Evangile nous apprend qu'il était le cousin de Notre-Seigneur Jésus-Christ par sa mère sainte Elisabeth, parente très rapprochée de la T. S. Vierge. Sa naissance eut lieu dans des circonstances miraculeuses qui indiquaient clairement que l'enfant n'était pas appelé à jouer parmi les hommes un rôle ordinaire. Dieu en effet l'avait choisi pour préparer les Juifs à la venue du Messie, c.-à-d. pour être le précurseur même du Sauveur, spécialement destiné à le précéder et à annoncer son arrivée en ce monde.

S. Jean-Baptiste, au jour de sa naissance, avait été accueilli comme un présent du ciel par ses pieux parents. L'allégresse vraiment était grande dans la maison du prêtre Zacharie quand Dieu y envoya cet enfant béni. Mais la joie ici-bas, m. f., est toujours éphémère. Dieu éprouve et afflige volontiers ses amis, ses meilleurs amis, pour les détacher des choses de la terre et bien faire entendre que ce n'est pas en cette vie, mais seulement dans l'autre, que s'obtient le vrai bonheur.

La Sainte Ecriture est muette sur l'enfance de Jean-Baptiste. S'il faut en croire certaines traditions, elle fut marquée par de grandes tribulations.

Hérode, prince ombrageux et sanguinaire, pour se débarrasser du Sauveur qu'il regardait comme un rival, avait fait mourir, vous le savez, à Bethléem et dans les environs, tous les enfants de deux ans et au-dessous. Mais ce massacre général ne donnait pas au despote la certitude d'avoir supprimé un compétiteur dangereux, car Jean-Baptiste était né, lui, à Hébron, au sud de Jérusalem et très loin de Bethléem ; et les merveilles que le monarque avait entendu raconter au sujet de la conception et de la naissance du fils de Zacharie et d'Elisabeth étaient bien capables de le faire passer dans son esprit soupçonneux pour le Messie, puisque les Juifs eux-mêmes partagèrent plus tard cette persuasion. Il donna donc des ordres pour faire égorger aussi le saint Précurseur. Mais la Providence veillait, et quand les soldats se présentèrent, l'enfant était en lieu sûr. Elisabeth, sa mère, s'était enfuie dans les montagnes où les anges de Dieu, nous dit la tradition, furent chargés de les protéger et de pourvoir à leur subsistance.

Vous vous imaginez facilement, m. f., le dépit et la fureur d'Hérode. Se voyant trompé dans ses calculs, que fit-il ? Il songea à assouvir sa vengeance sur le père même du saint Précurseur. Et en effet, peu de temps après, Zacharie, appelé à Jérusalem par ses fonctions sacerdotales, était poursuivi jusque dans l'enceinte du Temple et odieusement massacré par les satellites du tyran.

Vous pensez peut-être que privé des caresses et des soins paternels, Jean-Baptiste eut du moins l'a-

vantage de conserver sa mère dont le secours lui était si nécessaire à raison de son âge et des dangers qui l'entouraient ? Mais non, m. f., cet avantage ne lui fut pas laissé. Elisabeth elle-même quitta bientôt ce monde et l'enfant resta seul, sous la garde de la divine Providence. Or vous connaissez le dicton : « Ce que Dieu garde est toujours bien gardé. » Aussi, le jeune enfant se fortifia et grandit dans la grotte ignorée qui avait servi de refuge à sa mère.

Cependant Hérode était mort. Jean-Baptiste va-t-il revenir à Hébron pour recueillir l'héritage de ses parents et jouir désormais en toute sécurité des biens relativement importants qui constituent le patrimoine de sa famille ? Non, m. f. En grandissant dans la solitude sous l'œil de Dieu, il avait senti s'éveiller en lui des aspirations tout à fait opposées à celles qui se rencontrent habituellement à cet âge. La grâce divine avait éclairé son âme, lui montrant que les biens de ce monde ne sont en réalité que vanité et que mieux vaut mille fois y renoncer et faire pénitence pour se sauver que de s'y attacher au point de se damner. Il le comprit, il renonça à tout et voulut faire pénitence dans le désert où il demeura ainsi, éloigné du commerce des hommes, jusqu'à l'âge de trente ans, vivant durant ce temps de la façon la plus austère. Exposé à toutes les intempéries, n'ayant pour abri que les rochers, il portait, nous dit l'Evangile, un simple vêtement en poil de chameau avec une ceinture de cuir autour des reins, et sa nourriture n'était autre que des sauterelles et du miel des bois. Enfin, à trente ans, poussé par l'Esprit de Dieu, il quitta sa solitude pour venir prêcher sur les bords du Jourdain. Mais sa prédication, comme ses exemples, consistait à recommander la pénitence : « Faites pénitence, faites pénitence, répétait-il aux Juifs, car le royaume de Dieu est proche. »

M. f., n'est-il pas vrai que dans le monde, très souvent on se récrie quand on entend dire qu'*il faut faire pénitence* pour gagner le ciel ? Et pourtant, combien on a tort de se récrier ainsi, lorsqu'on sait qu'après S. Jean-Baptiste, N.-S. Jésus-Christ lui-même a proclamé la nécessité de la pénitence ! Rappelez-vous en effet sa vie publique. Durant trois années, il parcourt les cités et les villages de la Judée, de la Galilée, annonçant partout la bonne nouvelle. Il est entouré d'une foule compacte qui prête à ses enseignements une oreille avide ; il a devant lui des multitudes attentives. Or que dit-il ? Que répète-t-il ? Il dit et répète sans cesse dans ses discours : « Faites pénitence, *Pœnitentiam agite...* Si vous ne faites pas pénitence, vous périrez tous. *Nisi pœnitentiam egeritis, omnes similiter peribitis.* Si vous ne faites pas pénitence, vous serez perdus, vous tomberez dans l'abîme éternel. » La parole de N.-S. Jésus-Christ, vous le voyez, est formelle ; avec elle, pas de milieu, ou faire pénitence, ou être exclu du ciel ; pas d'exception non plus : c'est une loi qui s'adresse à tous et contre laquelle personne n'a le droit de s'insurger.

D'ailleurs, en ceci comme en toutes choses, pour confirmer sa parole, Notre-Seigneur a voulu encore nous donner l'exemple. Car il n'a pas seulement prêché la pénitence, il l'a pratiquée, lui, notre Sauveur, notre Dieu ; il l'a pratiquée, dis-je, d'une façon éminente, du commencement de sa vie mortelle à la fin, si bien que nous serions manifestement des insensés à venir prétendre que les uns ou les autres nous pouvons nous sauver sans faire pénitence à notre tour. Et n'est-ce pas pour protester contre cette singulière prétention, n'est-ce pas pour rappeler aux chrétiens de nos jours un devoir trop méconnu, que la T. S. Vierge, après avoir parlé de pénitence sur la montagne de la Salette, en a parlé de nouveau et solennellement à Lourdes ? « Pénitence ! Pénitence ! » disait-elle à Bernadette Soubirous sur les bords du Gave en 1858. Pénitence ! Pénitence ! c.-à-d. on oublie, on s'obstine à négliger, à violer dans le monde la grande loi de la pénitence. Il faut absolument qu'on y revienne si on ne veut pas périr.

Assurément, m. f., pour pratiquer la pénitence, il ne s'agit pas de faire exactement ce qu'a fait Notre-Seigneur au cours de sa vie mortelle, ce qu'a fait S. Jean-Baptiste dans son désert, ce qu'ont fait dans la suite tant d'autres saints. Non, ce n'est pas là ce que Dieu demande de nous. Ce qu'il demande seulement, c'est que, dans la condition respective où nous avons été placés, nous sachions tous imposer silence à notre misérable nature et dominer nos répugnances, pour remplir toujours et en conscience les divers devoirs que nous dictent le Décalogue et les commandements de l'Eglise.

Dans le but très précis de nous aider à pratiquer le mieux possible la pénitence, l'Eglise a jugé à propos de nous imposer, par un précepte spécial, l'obligation de l'*abstinence* qui consiste à ne pas faire usage d'aliments gras certains jours de l'année. Notre-Seigneur s'était borné à proclamer la loi stricte de la pénitence, mais il n'avait pas déterminé de quelle manière ni en quel temps on devait le faire. Cette mission était dévolue à l'Eglise, qui tient la place du Christ sur la terre et qui possède son autorité. C'est donc avec plein pouvoir qu'elle nous dit dans les commandements qu'elle a établis : « Vous ferez maigre les jours de Quatre-Temps, pendant le Carême, les veilles de certaines fêtes et chaque vendredi. » S'il en est ainsi, m. f., nous n'avons pas le droit d'obéir ou de ne pas obéir ; nous devons tranquillement nous soumettre. Et quand nous n'en faisons rien, quand nous disons en cette matière : Je ferai comme bon me semble, je n'obéirai pas ; quand nous mangeons gras les jours où il faudrait manger maigre, nous sommes coupables, gravement coupables, nous commettons tout simplement une faute mortelle, parce que le précepte de l'abstinence est en réalité un précepte grave ; et vous savez qu'une seule faute grave entraîne la damnation. Si dans le monde ce précepte, sous un prétexte ou sous un autre, est foulé aux pieds de la façon la plus insolente et sans aucun scrupule, gardez-vous d'imiter cette conduite ; respectez l'abstinence, quoi qu'il puisse vous en coûter parfois, et vous n'aurez pas à le regretter.

II

Revenons brièvement à notre saint. Jean-Baptiste, sur les bords du Jourdain, s'était mis à prêcher. Précurseur du Messie, ne devait-il pas l'annoncer aux Juifs et leur indiquer en même temps dans quelles dispositions il fallait le recevoir ? Il va donc s'acquitter de sa mission. Et comment le fait-il ? A tous ceux qui veulent l'entendre il crie bien haut que le Messie est sur le point de paraître, mais qu'il faut, pour se préparer à son arrivée, réformer sa vie et chasser de son cœur le péché. Les foules accourent ; on se presse autour de lui, et comme il baptise dans les eaux du fleuve ceux qu'il reconnaît sincèrement disposés à se convertir et à faire pénitence, chacun veut être baptisé par lui dans le Jourdain. Mais ici se manifeste la fermeté de l'homme de Dieu. Parmi ces foules qui viennent de tous côtés pour entendre sa prédication et recevoir le baptême de sa main, Jean-Baptiste a distingué un jour un grand nombre de pharisiens et de saducéens : ils ne sont pas là, eux, pour s'humilier et se repentir, non, car ils ont le cœur trop corrompu et ils sont trop orgueilleux pour y songer. Jean-Baptiste le sait, et dans son zèle, il n'hésite pas à flétrir de la manière la plus énergique la scélératesse de tous ces hommes qui abusent le peuple par leur hypocrisie, ou qui le scandalisent par leurs exemples et leurs doctrines. Il n'ignore pas que leur haine contre lui sera violente ; il n'ignore pas qu'ils pourront se venger et lui susciter de terribles persécutions. Mais que lui importe leur haine? que lui importe leur vengeance? Quand il s'agit des intérêts de Dieu, un homme apostolique ne doit pas connaître la crainte. Rien donc ne pourra diminuer la sainte liberté des anathèmes du Précurseur.

Or, puisque l'occasion se présente de vous faire cette remarque, dites-moi, m. f., n'est-ce pas parce que le prêtre, à son tour, fait entendre quelquefois des paroles un peu dures, n'est-ce pas parce qu'il s'élève, pour obéir à sa conscience, contre les vices et les désordres si communs de nos jours, n'est-ce pas pour cela que dans le monde, il y a tant de gens qui le haïssent ? N'est-ce pas pour cela qu'il a tant d'ennemis qui le maudissent et qui lui font une guerre acharnée ? Mais le prêtre, comme S. Jean-Baptiste, est l'homme de Dieu : son ministère lui commande de prêcher, il ne remplirait pas son devoir et serait infidèle à sa mission si, devant le mal qu'il faut flétrir, il cédait jamais à la crainte et gardait le silence.

Le courageux Précurseur avait donc adressé des reproches publics aux pharisiens et aux saducéens, et ces reproches étaient pour eux une humiliation sanglante qu'ils ne pouvaient lui pardonner. Aussi furent-ils dans la joie quand plus tard ils le virent reprendre avec la même liberté le tétrarque Hérode Antipas qui régnait sur la Galilée et qui menait la conduite la plus scandaleuse ; ils pensaient bien que ce prince se chargerait de les venger en se vengeant lui-même de l'audace avec laquelle cet importun prédicateur se permettait de stigmatiser ses désordres. Et en effet, S. Jean-Baptiste, bientôt arrêté sur l'ordre d'Hérode, puis longtemps détenu dans un obscur cachot, fut enfin sacrifié aux caprices d'une danseuse et mourut la tête tranchée, martyr de son zèle admirable et de son courage apostolique.

Vous le voyez, m. f., pour remplir son devoir, votre saint patron soutenu par la grâce divine a su faire preuve autrefois d'une indomptable énergie. Comme à lui, il faut à tout chrétien beaucoup d'énergie et de fermeté dans certains cas pour obéir à Dieu et à sa conscience, car il n'est pas rare qu'on s'expose ainsi à de graves ennuis de la part des hommes, qu'on se prive de leurs faveurs, qu'on encoure injustement leur hostilité et qu'on devienne plus ou moins victime de leur méchanceté inconcevable. Mais les inconvénients probables n'excusent pas, ne justifient pas ceux qui n'ont pas le courage de se montrer fidèles à leur devoir d'une manière vraiment chrétienne. Devant Dieu, devant Notre-Seigneur, ne l'oubliez jamais, ceux qui transigent avec le devoir pour ne pas déplaire aux hommes sont des renégats qui se ferment le ciel par leur coupable lâcheté.

Songez non pas seulement à l'énergie de S. Jean-Baptiste, mais à la bravoure, à la générosité de caractère des chrétiens des premiers siècles, dans les persécutions que l'Eglise eut à subir de la part des empereurs romains. En haine de la religion qu'ils avaient embrassée et qu'ils se faisaient gloire de professer, on les soumettait aux plus atroces tortures, on les condamnait aux plus affreux supplices. Tantôt on les livrait en pâture aux bêtes féroces ; tantôt, après avoir déchiré leurs chairs avec des ongles de fer, on achevait de les mutiler en les écartelant sur des roues ou des chevalets ; parfois on les fixait sur des chaises de fer rougies au feu, ou bien on les plongeait dans des chaudières remplies d'huile bouillante. On vit même un tyran, le fameux Néron, pousser la barbarie jusqu'à les faire enduire de poix et de cire pour les attacher à des poteaux et se donner le plaisir de les faire brûler ainsi tout vivants en guise de flambeaux dans les allées de ses immenses jardins. Et cependant, rien n'était plus facile à tous ces chrétiens que de se soustraire aux horreurs du martyre. On leur demandait simplement pour cela de déclarer qu'ils renonçaient à Jésus-Christ et de consentir à brûler un peu d'encens aux idoles païennes. Il leur aurait suffi d'accomplir cet acte extérieur et de feindre une rétractation, un désaveu, tout en gardant dans le secret de leur âme leurs vrais sentiments, leurs convictions, leurs croyances. Mais leur conscience leur défendait de le faire ; elle leur interdisait de dissimuler leur foi et de paraître renier leur baptême. Aussi, pour la plupart, ils aimèrent mieux tout souffrir, tout endurer, que de consentir à cette lâche apostasie.

* *

M. f., vous aussi, dans quelque situation que vous puissiez vous trouver, ayez à cœur de toujours bien remplir votre devoir. Arrière toute défaillance ! vous êtes, comme chrétiens, les soldats de Jésus-Christ. En cette qualité, montrez partout et toujours que

vous ne voulez pas le servir lâchement, mais porter haut le drapeau de votre foi, sans respect humain, sans compromission aucune. Soyez comme S. Jean-Baptiste, comme les martyrs qui sont venus après lui, soyez, dis-je, fermes et courageux au milieu des dédains et des sarcasmes que le monde réserve aux serviteurs de la cause de Dieu, et un jour vous en serez délicieusement récompensés dans la gloire du ciel. Ainsi soit-il.

CINQ MINUTES D'EVANGILE

XXXIV

6e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

L'action de grâces après les repas

Notre-Seigneur prit les sept pains, et après avoir rendu grâces, il les rompit.

M. f., toutes les actions de l'homme doivent être rapportées à Dieu. L'une des plus vulgaires, — l'action de prendre ses repas, — n'échappe pas à cette loi. « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, dit l'apôtre S. Paul, faites tout pour la gloire de Dieu. »

Ecoutez sur ce sujet une anecdote tirée de l'histoire des rois d'Aragon. — Alphonse, l'un des princes les plus pieux qui aient régné sur cette contrée, apprenant un jour que ses pages ne priaient ni avant ni après les repas, imagina de leur rappeler leur devoir d'une manière assez originale. Il les invita à un festin. Ravis de ce grand honneur, les pages revêtirent leurs plus beaux costumes et, à l'heure indiquée, se rendirent dans la salle. Personne ne fit la prière, et le roi s'abstint comme les autres. Le repas venait de commencer quand tout à coup un mendiant déguenillé fit irruption dans la salle, et sans saluer personne, alla prendre place à la table du roi.

Alphonse, se tournant alors vers les pages, leur dit : « Eh bien ! Messieurs, que pensez-vous de cet homme ? — C'est un infâme, s'écrièrent en chœur tous les jeunes gens, et son audace mérite un châtiment exemplaire. » — Le prince répondit : « Vous, et ce misérable, vous vous ressemblez, puisque tous les jours vous vous asseyez à une table couverte des largesses du Seigneur sans songer à le remercier. »

Les pages confus promirent désormais de faire leur prière avant et après le repas. Le pieux stratagème du roi avait réussi.

La conclusion de cette véritable histoire est toute naturelle. C'est Dieu qui donne à la terre, qui nous nourrit, sa fécondité ; c'est Dieu qui rend fertiles les sueurs de l'homme. La reconnaissance nous fait un devoir de le remercier.

Prenons donc la résolution de maintenir à nos foyers la prière avant et après les repas, ou de l'y établir, si elle n'y existe pas.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE FÉLICITÉ

(24 juin)

LA PRATIQUE DE LA RELIGION

Felicitas in pace.

Mes frères,

Je commence par m'applaudir de parler dans une si belle et si vaste église. Ces arbres séculaires en sont les piliers, leurs branches les chapiteaux, et leur magnifique ramure forme au-dessus de nos têtes une voûte de verdure qui, heureusement pour nous, tamise les rayons de la lampe du sanctuaire, le beau et clair soleil de la St-Jean. Troncs antiques, feuillages printaniers, quels plus beaux symboles de la religion chrétienne qui, plantée sur notre sol depuis vingt siècles, continue d'instruire les jeunes générations, donnant ainsi la preuve de sa vitalité et de son éternelle jeunesse !

Vous l'avouerai-je ? Avant de venir à M. [1], je ne connaissais pas votre sainte Félicité, — je dis : *votre* sainte Félicité, car il y a dans le ciel plusieurs saintes de ce nom ; — et je n'ai appris quelque chose d'elle que grâce à un petit opuscule qu'une main amie a bien voulu me faire parvenir. J'ai su ainsi que les reliques de votre sainte patronne furent découvertes à Rome au cours de fouilles exécutées dans d'anciens cimetières chrétiens, en 1828 ; qu'elles furent données par le pape Léon XII au duc de Laval-Montmorency, ambassadeur de France, à cause des services qu'il avait rendus au St-Siège ; et qu'elles furent enfin apportées en votre paroisse en 1838. La vénération dont vous les entourez montre bien que vous connaissez tout le prix du trésor dont vous avez reçu le dépôt.

Mais ceci ne regarde que les reliques et ne nous fait point connaître l'histoire de la sainte. Cette histoire est très succincte : elle ne comprend que trois mots, que vous voyez magnifiquement brodés sur le voile de la châsse : *Felicitas in pace,* et deux emblèmes : un *cœur* enflammé et une *palme*. Cela veut dire que Félicité est dans la paix de Dieu, paix qu'elle a méritée par un grand amour poussé jusqu'au martyre, dont la palme est le symbole.

C'est peu, mais si, avec un fragment de mâchoire ou de tibia, des entomologistes ont pu reconstituer des animaux disparus, avec ces quelques mots on peut rétablir les traits principaux de la vie de votre sainte patronne. Elle vivait au temps des persécutions et des martyrs, à l'époque où la tyrannie des empereurs défendait sous peine de mort aux chrétiens de pratiquer leur religion. Comme un grand nombre de ses compagnes, Félicité fut amenée devant le juge qui la somma de renoncer au Christ et à sa religion. Elle préféra la mort à l'apostasie, et aussitôt elle fut exécutée, soit par le glaive du bourreau soit dans l'amphithéâtre sous la dent des bêtes féroces.

Temps barbares, coutumes cruelles, oui, mais qui avaient au moins l'avantage d'envoyer leurs victimes

[1] Montigny-le-Gannelon, au diocèse de Chartres.

tout droit en paradis, car l'effusion du sang pour la foi chrétienne est une de ces absolutions qui purifient l'âme complètement et la dispensent du purgatoire.

Felicitas in pace : nous sommes tous appelés à l'y rejoindre, car gagner le ciel est le but de la vie présente, mais je ne pense pas que vous et moi soyons appelés à y arriver par le chemin qu'elle a suivi ; vraisemblablement Dieu ne nous demande pas de subir un jour le martyre pour prouver notre fidélité à sa loi et à ses commandements. Heureusement, il est d'autres moyens plus appropriés à la faiblesse de nos forces et à l'infirmité de notre nature : c'est la PRATIQUE DE LA RELIGION sous sa triple forme : religion *de tous les jours*, religion *des dimanches*, religion *des jours de fête*.

I. — *Religion de tous les jours*

Nous honorerons Dieu chaque jour par la prière, le premier devoir comme le premier besoin de l'homme à son réveil.

Le réveil, qu'est-ce autre chose que le recommencement de la vie, le renouvellement du bienfait que Dieu nous a octroyé en nous envoyant en ce monde ? S'il est naturel et convenable que la première parole et le premier geste de l'enfant qui s'éveille soient pour saluer son père et sa mère, il est naturel aussi que l'homme entré dans la vie par la puissance de Dieu fasse hommage de cette vie, chaque jour, à son Seigneur et Maître. C'est pour lui un devoir personnel, et aussi *fonctionnel,* s'il est permis de s'exprimer ainsi, car il est devant Dieu le représentant de toute la création. Petites ou grandes, toutes les créatures prient, depuis le chêne jusqu'à l'hysope, depuis l'aigle jusqu'à l'humble moucheron. Les astres qui parcourent le firmament et les plantes qui croissent, les oiseaux avec leurs concerts, les fleurs avec leurs couleurs et leurs parfums rendent tous les jours hommage à Dieu. Cet hommage reste cependant inférieur et incomplet parce qu'il est inconscient. Il faut donc une intelligence qui lui donne un sens, une direction : cette intelligence sera celle de l'homme constitué sur toute la nature (Gen., I, 26). Ce sera lui qui, élevant les mains vers le ciel, acquittera le tribut commun, la dette de la reconnaissance universelle.

Roi de la création, les facultés de l'homme n'en sont pas moins limitées ; souvent il se trouve en présence de difficultés qu'il ne peut vaincre, d'obstacles qu'il ne peut surmonter. Il est alors obligé de recourir à plus grand, plus fort et plus sage que lui : vous allez me comprendre facilement, vous, travailleurs de la terre, ouvriers du sol, cultivateurs de ces immenses plaines, vignerons de ces magnifiques coteaux. Quand vous avez creusé votre sillon, quand vous y avez jeté, après l'engrais de marque, la graine féconde, quand vous avez retourné le sol et préparé vos ceps, êtes-vous sûrs que les épis viendront couronner les tiges, que les grappes viendront se suspendre aux sarments pour remplir vos greniers et garnir vos caves ? Non, n'est-ce pas ? Et cependant vous avez tout fait. Que manque-t-il donc ? Le principal : c.-à-d. le rayon de soleil et la goutte de rosée. L'un et l'autre dépendent de Dieu et c'est à Dieu qu'il faut les demander.

Nos anciens le comprenaient bien, car s'ils étaient de rudes travailleurs, ils étaient aussi des hommes de prière et de fervents chrétiens. Ils savaient sanctifier le commencement et la fin de chacune de leurs journées, comme ils savaient anoblir par la prière l'acte vulgaire du boire et du manger.

J'ai toujours présente à la mémoire la parole que m'adressa jadis mon grand-père, un jour où, travaillant à la vendange, il venait d'interrompre sa tâche pour prendre une légère réfection. Se signant avec la première bouchée : « Souviens-toi, petit, me dit-il, que ton grand-père, depuis qu'il se connaît, n'a jamais manqué d'offrir à Dieu la première bouchée de son repas ! »

Quels chrétiens ils étaient, nos ancêtres ! Et comme, par comparaison, nous devrions rougir de notre peu de foi, nous qui passons presque entièrement nos journées sans penser à celui qui nous donne l'être, la vie et le mouvement !

II. — *Religion des dimanches*

La religion des dimanches est le repos hebdomadaire et l'assistance à la sainte messe. Dieu est le maître du temps, il nous a donné six jours pour travailler, il veut que le septième lui soit consacré ; il en a le droit : *Ego dominus.* Cet acte d'obéissance est la reconnaissance de son souverain domaine. C'est un hommage à sa divine majesté, mais c'est aussi un bienfait pour sa faible et chétive créature, dont un travail opiniâtre et prolongé aurait bien vite compromis la santé.

L'assistance à la messe ! On vous a dit bien souvent ce qu'est cette prière solennelle et sociale des chrétiens. Je n'y veux pas revenir, mais seulement attirer votre attention sur quelques-uns de ses avantages : elle est, en effet, une école du *souvenir,* une école de *moralité* et une école d'*égalité*.

Elle est d'abord une école du souvenir. Les plaies les plus profondes finissent par se cicatriser et les deuils les plus cruels par s'oublier. Nous avons conduit à leur dernière demeure les êtres les plus chers et nous avons versé sur leurs tombes des larmes amères. Nous avions alors la certitude que rien ne pourrait adoucir la peine que leur départ nous avait causée ; mais la vie nous a repris avec ses soucis, ses préoccupations ; le temps aussi a fait son œuvre : des semaines, des mois se sont passés sans que le souvenir des chers disparus se soit présenté à notre mémoire. Si rien ne vient nous les rappeler, demain nous les aurons oubliés. Mais l'Eglise, comme une mère, veille sur ses enfants ; chaque dimanche, au prône paroissial, elle fait entendre ces mots : « Prions pour les vivants et les fidèles trépassés, » et elle dépose sur leurs tombes la fleur du souvenir.

Ecole de moralité, telle est bien également la messe dominicale. Qui donc a le droit de dire à son semblable : « Tu ne feras pas cela, » sinon le prêtre

qui parle au nom de Dieu ? Aussi faudrait-il amener au pied de sa chaire tous les blasphémateurs dont les voix insolentes insultent tout le long du jour la souveraine majesté de Dieu, pour leur rappeler que le blasphème est un crime de lèse-majesté divine.

Au pied de sa chaire il faudrait faire venir tous ces enfants ingrats ou révoltés qui ne prêtent plus qu'une oreille distraite aux avertissements de leurs parents, en attendant le jour où ils les maltraiteront et les abandonneront. L'ingratitude des enfants envers les parents est à l'heure actuelle un vrai fléau social et jamais le prêtre n'a eu plus de raisons de faire entendre du haut de la chaire de vérité ce commandement : *Tes père et mère honoreras.*

La messe serait encore un excellent antidote pour ceux qui ne connaissent que la force et la violence, qui chaque jour attentent à la vie de leur prochain, et remplissent les feuilles publiques des détails horribles de leurs forfaits. Il faut en dire autant des assassins d'âmes qui répandent par leurs écrits le poison de l'immoralité et de la débauche, de tous ceux contre lesquels le Maître a crié cette effroyable menace : « Malheur à celui qui scandalise un de ces petits ! »

Si, chaque dimanche, tous les chrétiens venaient entendre le rappel de la loi de Dieu, il y aurait moins de libertins, de voleurs, de mauvais payeurs, de gens qui ne savent plus faire la distinction entre le tien et le mien, et qui font sur les biens des autres ces prélèvements éhontés qui, à côté de fortunes scandaleuses, causent d'irréparables ruines.

La messe, il faudrait la rendre obligatoire pour tous les hommes sans distinction, car tous ils sont pécheurs, tous s'endorment facilement sur leurs iniquités et ont besoin qu'on les tire de leur torpeur en leur montrant la sévérité des jugements de Dieu.

Enfin devant les hommes, les apparences sont pour beaucoup dans la considération qu'ils nous accordent ; mais devant Dieu, ce sont nos seuls mérites qui nous servent de recommandation. Souvenez-vous du pharisien qui venait prier dans le Temple avec ostentation, en énumérant ses perfections extérieures, et du pauvre publicain qui n'avait qu'une parole : « Pardon, » et qu'un geste : se frapper la poitrine. Il s'en alla exaucé et non pas l'autre. Ce malheureux ne s'était-il pas imaginé que la justice dépend de formules vides et d'œuvres de parade où le cœur n'est pour rien ?

III. — *Religion des fêtes*

Sur le point de la religion des fêtes, m. f., je serai bref, car je constate qu'aujourd'hui vous l'avez compris. Vous avez assisté à la messe, aux vêpres, à la procession, vous n'avez rien voulu perdre de votre fête patronale. Bien mieux, vous avez mis vos plus beaux vêtements, invité vos parents, vos amis, afin que la fête de l'Eglise soit complétée par une charmante réunion de famille. Je ne saurais que vous en louer, car en s'asseyant à la même table, en partageant le même repas, bien des malentendus s'éclaircissent, bien des ressentiments se fondent, bien des griefs s'oublient, et la paix renaît entre les familles un instant divisées. Aussi, m. f., pour que la fête de sainte Félicité soit complète, faudrait-il que tous les fils reviennent s'asseoir à la table du père de famille. Ce matin vous vous pressiez en foule auprès de la châsse, prodiguant à votre patronne les marques de votre dévotion, l'entourant de cierges, et la comblant de présents. Pourquoi donc les communions ont-elles été si peu nombreuses ? C'était le jour pourtant de revenir à la sainte Table et de renouveler votre Première Communion avec les sentiments de foi, de piété et d'amour de Dieu que vous aviez alors et qui ont fait de ce jour le plus beau de toute votre vie !

* *

Certes je ne viens pas de vous montrer la voie héroïque qu'ont suivie les grands saints, mais la voie commune où peuvent cheminer toutes les âmes de bonne volonté et qui, avec un peu plus de temps et quelques détours, les fait quand même arriver heureusement au terme du voyage. Ames de bonne volonté, tous vous l'êtes, j'en suis sûr. Travailleurs infatigables, époux ou épouses irréprochables, citoyens honnêtes, vous avez déjà fait la moitié du chemin. Que vous manque-t-il pour faire le reste ? Un peu plus de cette religion que je viens de vous prêcher, un peu plus de fidélité à la loi du bon Dieu. Redoublez d'efforts pour attirer sur vous ses grâces, pour rendre sainte votre vie laborieuse. Vous aurez alors l'espoir de recueillir une part des moissons éternelles, c.-à-d. la paix et le bonheur parfaits et sans fin où vous attend votre patronne sainte Félicité. *Felicitas in pace.* Ainsi soit-il.

POUR UNE PREMIÈRE MESSE

II

SUBLIMITÉ DE LA VOCATION SACERDOTALE

Servus meus es tu, elegi te.
Tu es mon serviteur, je t'ai choisi pour moi. (Is., XLI, 9).

Mes frères,

Ces paroles du prophète Isaïe étaient adressées par le Tout-Puissant au peuple qu'il s'était choisi, au peuple d'Israël. Vous n'ignorez pas que les nations ont chacune leur vocation, que certaines même ont reçu de Dieu une vocation spéciale ; telle la nation israélite, choisie pour garder l'ancienne Loi de Dieu ; telle, semble-t-il aussi, la nation française choisie pour garder la Loi renouvelée par Jésus-Christ ; choix divin qu'un Pape reconnut jadis par ces mots : « *Gesta Dei per Francos.* Les actes de Dieu s'accomplissent par les Francs. »

Ce qui est vrai des peuples l'est aussi des hommes pris en particulier.

Entre toutes les vocations individuelles, il en est une où rayonne, éclatante, l'œuvre de Dieu : c'est la vocation sacerdotale. Il n'en est pas à laquelle s'applique mieux le texte d'Isaïe : « ***Servus meus es tu, elegi te.*** **Tu es mon serviteur, je t'ai choisi pour**

moi. » Là se manifeste davantage la puissance de Dieu, là on aperçoit de plus près les miséricordieux desseins de son amour.

M. f., nous assistons précisément aujourd'hui au couronnement de l'une de ces vocations : tout à l'heure, un jeune prêtre va célébrer solennellement, pour la première fois, le saint sacrifice de la messe. C'est bien le moment, je crois, de vous entretenir de la vocation sacerdotale, c'est-à-dire de l'action mystérieuse de Dieu dans les âmes des futurs prêtres. C'est là, j'en conviens, un sujet grave et important, mais la foi vive qui vous anime et la pieuse attention avec laquelle vous écoutez la parole évangélique, me persuadent qu'il n'est aucunement inaccessible à vos esprits.

La *nature* de la vocation sacerdotale, ses *manifestations*, son *but*, tel est donc le sujet que je me propose de traiter brièvement devant vous. Daigne le divin Maître bénir ma parole ! Daigne sa sainte Mère, si aimée en cette paroisse qui lui est consacrée, ouvrir à ma parole le chemin des cœurs de tous ceux qui m'entendent !

I

La vocation sacerdotale est l'appel de Jésus, le choix fait par lui d'un homme auquel il déléguera une partie de son autorité sur les âmes. Cet appel, Jésus le fait très souvent entendre à l'homme dès son enfance.

Dans le monde, où l'on n'a plus, comme autrefois, le sens de l'action divine sur les cœurs, on s'étonne de cette vocation lorsqu'elle se révèle chez l'enfant : sans peine on comprend les raisons inspirées par diverses circonstances de famille, de temps, d'aptitude, de lieu, qui poussent un enfant vers telle carrière plutôt que vers telle autre. Mais aller au sacerdoce ! Comment ? Pourquoi ? On ne sait plus. Ecoutez donc : Qui a poussé cet enfant à dire à ses parents, au lendemain de sa Première Communion, quelquefois même avant : « Je veux être prêtre » ? Quels motifs l'attirent au sacerdoce ? Est-ce un motif humain ? Non, vous le savez bien. Vous n'oseriez pas affirmer, j'en suis sûr, qu'un enfant de dix ans ait déjà des pensées d'ambition ; n'est-il pas trop jeune ? Eh bien ! il est de même trop jeune pour tendre de lui-même à un avenir plus sombre que brillant, pour désirer, de lui-même, devenir le disciple de Celui qui a dit : « Le disciple ne peut être mieux traité que le maître. » Qu'un enfant aille spontanément à la souffrance, aux épreuves, qu'on ne peut manquer de lui faire entrevoir comme le lot promis et trop souvent échu au prêtre, disciple de Jésus-Christ, non, cela ne peut s'admettre.

Mais qui donc a déterminé cet enfant ? — Il ne faut pas chercher d'autre cause que Dieu lui-même. C'est Dieu qui a dit à son cœur : « *Servus meus es tu, elegi te.* » C'est sa grâce seule qui a inspiré ce noble désir ; l'entourage de l'enfant n'a fait que constater l'appel : *Digitus Dei est hic.*

J'entends bien l'objection commune : Si l'enfant ne s'est pas déterminé de lui-même au sacerdoce ; si sa vocation vient de Dieu, sa volonté n'a-t-elle donc plus été libre ?

A cela je réponds : Et quand ce serait, ne sommes-nous pas les créatures de Dieu, et par conséquent sa propriété, son bien, sa chose ? N'a-t-il pas droit sur nous, puisque nous tenons tout de lui ?

Non, cependant, Dieu n'agit pas ainsi. Loin de violenter le libre arbitre de l'homme, à la façon d'un agent extérieur, il s'insinue doucement en lui et, par son action aussi puissante que mystérieuse, il l'amène à prendre de son plein gré la décision voulue. C'est pourquoi S. Paul disait : « C'est Dieu qui opère en vous le vouloir et le faire, selon son bon plaisir » (Philip., II, 13). De plus, même sous les suggestions de la grâce, l'homme reste libre d'entendre ou de rejeter l'appel : à tout instant de sa vie, l'enfant, devenu plus grand et plus conscient, pourra, en effet, refuser la grâce de cette vocation ou y répondre avec ardeur.

C'est donc bien Dieu qui appelle au sacerdoce, qui donne cette grâce et la continue : c'est un fait indéniable qu'il nous faut retenir.

II

Mais comment Dieu fait-il entendre sa voix ?

Nombreux sont les moyens qu'il emploie : puisqu'il est infini dans ses œuvres, il n'y a pas deux vocations qui aient été éveillées de la même manière. Ouvrez l'Evangile de l'apôtre S. Jean : vous y verrez comment, dès le commencement de son ministère public, Jésus fit choix de ses apôtres.

S. Jean-Baptiste accueille Jésus par ce salut : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde. » Deux de ses disciples, André et Jean, — l'évangéliste lui-même, — entendent ce salut ; l'accent de leur maître remue leurs cœurs ; la vue de Jésus les transporte, et voici qu'ils quittent Jean pour suivre Jésus, qui leur dit ces simples mots : « Venez et voyez ! »

Le lendemain, André, enthousiasmé, apôtre déjà, va chercher son frère Simon : « Nous avons trouvé le Messie, » lui dit-il, et il l'amène à Jésus. Le Maître, avant même que Simon ait parlé, lui dit : « C'est toi, Simon, fils de Jonas, désormais tu t'appelleras Pierre. » Par ce nouveau nom, Jésus marque Simon d'un signe spécial et se l'approprie.

Accompagné de ses trois néophytes, Jean, André et Simon-Pierre, Jésus rencontre Philippe, et l'attire par ces simples mots : « Suis-moi. » L'appel de Jésus a quelque chose de suave, d'irrésistible, de communicatif ; il touche le cœur, il entraîne ; Philippe partage la foi naissante et l'ardeur de ses compagnons, il cherche à les propager, lui aussi. A Nathanaël qu'il rencontre, il dit avec feu : « Nous avons trouvé celui dont parle Moïse, celui qu'annoncent les prophètes : c'est Jésus de Nazareth. »

— De Nazareth ? répond Nathanaël, que peut-il en venir de bon ?

— Viens et vois ! réplique Philippe.

Curieux, plus que docile, Nathanaël suit Philippe. De loin, Jésus l'aperçoit : « Voici un véritable Israélite, en qui il n'y a pas de fraude. »

— Comment me connaissez-vous ? dit Nathanaël.

— Avant que Philippe t'appelât, reprend Jésus, lorsque tu étais encore sous le figuier, je t'ai vu.

— Maître, s'écrie Nathanaël vaincu, vous êtes vraiment le Fils de Dieu, vous êtes le roi d'Israël. Et il répond à l'appel de Jésus en devenant son disciple.

Voilà, m. f., ce qu'est l'appel de Jésus.

Ce qu'il a été aux premiers siècles du christianisme, il l'est encore au vingtième siècle, car Jésus appelle toujours et de la même façon. Ames d'hommes, âmes d'enfants, toutes reçoivent, à une heure donnée, connue du ciel seulement, la lumière de la vocation. Tantôt c'est une voix secrète qui parle au plus intime de l'âme, tantôt c'est le spectacle attristant du troupeau sans pasteur, ou encore c'est une claire vue du néant des biens terrestres, mais sous ces formes multiples, c'est toujours l'appel du Maître : Viens, suis-moi.

III

Mais alors, faut-il conclure, Dieu a donc un bien pressant besoin des hommes, s'il les appelle ainsi à lui pour en faire ses prêtres ? Quelle tâche leur réserve-t-il donc ?

J'aurai répondu à cette question en vous résumant d'un mot le rôle, les fonctions, la mission du prêtre.

Le prêtre est l'homme de Dieu, son ministre, son représentant parmi nous, le dispensateur de ses grâces, le détenteur de son pardon, l'intermédiaire, en un mot, entre le ciel et la terre, entre Dieu et l'homme.

C'est le prêtre qui célèbre à l'autel le saint sacrifice de la messe, offrant ainsi à Dieu la victime constamment en intercession pour nous, afin d'éloigner de nos têtes les coups de la justice divine. « Faites ceci en mémoire de moi », lui a dit Jésus, et en vertu de ces paroles le prêtre a reçu le droit de consacrer.

C'est encore lui seul que Jésus a chargé d'enseigner son Evangile : « Allez, enseignez toutes les nations, » tels furent les adieux du Sauveur à ses disciples.

C'est le prêtre, et lui seul, qui pardonne au nom de celui qui lui a dit : « Les péchés seront remis à ceux auxquels vous les remettrez. » A l'autel, en chaire, au saint tribunal, le prêtre est partout nécessaire, de par la volonté même du Christ, fondateur de l'Eglise.

Est-il fonction plus sublime que la sienne ? Par son action sur les âmes, sur celles des incroyants aussi bien que sur celles des croyants, par son aménité, son affabilité, son accueil bienveillant à tous ; « doux et humble de cœur » à l'exemple de son Maître Jésus, le prêtre continue officiellement l'œuvre du Christ, souverain et premier Prêtre. Par ses visites aux malades, à ceux qui souffrent et qui pleurent, il remplit la mission confiée par Jésus : « Venez à moi, vous tous qui souffrez, et je vous consolerai. »

Jésus avait dit à ses apôtres : « Je vous ferai pêcheurs d'hommes. » Tel sera donc le résumé de **la mission du prêtre : conduire les âmes à Jésus, sauver les âmes.**

Voilà, m. f., pourquoi Jésus appelle tant de prêtres, pourquoi il sème les germes de la sainte vocation sur tous les points de notre terre. Pour ramener les âmes à lui, Dieu a et aura toujours besoin de prêtres. Si ces derniers venaient à manquer, s'ils n'étaient plus là pour prêcher, pour pardonner, pour bénir, et surtout pour consacrer, le monde serait bien près de sa perte. Avec le dernier souffle du dernier prêtre, Jésus-Hostie n'étant plus désormais sur terre pour fléchir la justice éternelle, le monde aura vécu sa dernière minute...

* *

Vous l'avez entendu, cet appel divin, vous, mon cher enfant, aujourd'hui mon frère dans le sacerdoce ; vous l'avez entendu, et vous y avez répondu.

Dès la première heure, au sein même du foyer familial, vous avez compris les fonctions sublimes du prêtre, continuateur de l'œuvre divine de la Rédemption. Jeune prêtre, les mains humides encore de l'onction sainte, vous allez vous avancer, fortifié par la grâce d'en-haut, dans la lutte engagée pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Depuis longtemps, j'ai lu dans votre cœur ; depuis longtemps, j'en connais les aspirations, les désirs, les élans, l'enthousiasme apostolique. Allez sans crainte dans votre voie ! L'Esprit du Maître vous animera et vous guidera.

Partout où vous défricherez la vigne du Seigneur, quelle que soit votre tâche, n'oubliez pas que Dieu vous a marqué d'un signe, comme Pierre l'apôtre, que vous avez renoncé à vous-même, que vous êtes à Jésus, aux âmes, à vos devoirs sacrés !

Allez, et partout vous suivront les prières de tous ceux qui vous aiment, de votre vieux maître en particulier, et de tous les fidèles de cette paroisse, fiers comme moi de l'honneur qui leur revient de par la noblesse de votre sacerdoce !

Et vous; petits enfants qui m'écoutez, si la voix de Jésus vous appelle au sacerdoce, — peut-être même a-t-elle appelé déjà l'un d'entre vous, — oh ! ne la repoussez pas, je vous en conjure ! Laissez-vous guider par ce Dieu si bon, si aimant, qui ne veut que la joie de votre cœur et le bien de votre âme !

Quant à vous, m. f., ne perdez pas le pieux et précieux enseignement de cette cérémonie. Si vous rencontrez à votre foyer des signes certains de vocation, ne les étouffez pas ; c'est la semence divine qui lève !

Parents et maîtres chrétiens, soyez attentifs à l'action divine dans l'âme des enfants que Dieu vous confie. Vous-mêmes, vous avez besoin de prêtres ; favorisez donc leur recrutement. Cultivez, sous l'œil de Dieu, et selon sa volonté, le terrain où germent ces vocations saintes. Soyez les instruments dociles dont Jésus se servira pour élire de nouveaux prêtres qui seront votre honneur et votre gloire.

Dans un jour de recueillement, Dieu a parlé à un enfant : « Suis-moi, » lui a-t-il dit. L'enfant veut bien répondre, mais que pourra-t-il, tout frêle, tout jeune qu'il est ? Il a donc besoin d'être aidé. Aidez-**le, vous, ses parents, ses frères ; aidez-le, vous, ses maîtres !...**

Loin de vous la pensée de vous opposer en quelque façon, et sous quelque prétexte que ce soit, à l'appel de Dieu ! Mieux vaudrait qu'il ne fût pas né, dit Notre-Seigneur de celui qui scandalise un petit enfant. N'est-ce pas le scandaliser que de s'opposer à sa vocation sacerdotale ou religieuse ? Oh ! m. f., qu'ils craignent, ceux-là qui entravent la vocation d'un enfant, qu'ils craignent les châtiments de ce monde, tout aussi bien que ceux de l'autre !

* *

Aujourd'hui prions tous, et notre jeune prêtre priera avec nous, pour que cette chrétienne paroisse donne encore beaucoup de bons et saints prêtres à l'Eglise. Prions pour que l'œuvre divine se perpétue parmi nous, grâce au zèle, au dévouement de prêtres dont vous aurez favorisé la vocation. Comprenez le rôle que Jésus réserve à votre piété, à votre générosité, et vous vous ménagerez ainsi auprès de lui une place de choix lorsque l'heure sera venue d'aller lui rendre compte de votre vie. Ainsi soit-il.

POUR LES RÉUNIONS MENSUELLES DES MÈRES CHRÉTIENNES

III

LA CHARITÉ

SOMMAIRE

INTRODUCTION. — Le développement de la vertu de charité dans la Nouvelle Loi.

PREMIÈRE PARTIE. — Notion de la charité : c'est aimer Dieu, non pas pour nous, mais pour lui-même, parce qu'il est notre suprême bien. Obligation d'aimer Dieu. L'amour du prochain, objet secondaire de la charité : il faut l'aimer comme nous-mêmes, mais en vue de Dieu et à cause de Dieu. Les déviations modernes de la charité : charité ne signifie ni complicité ni faiblesse.

DEUXIÈME PARTIE. — Comment réaliser en pratique cet amour : les exercices pieux, mais surtout la ferveur intime de l'âme. La charité veut aussi que nous préférions notre famille aux étrangers. La charité à la maison : patience, douceur, humilité digne, etc.; la correction, preuve d'amour. Envers les étrangers : l'aumône spirituelle et temporelle, le pardon des injures, éviter tout scandale puisqu'il est directement opposé à la charité.

CONCLUSION. — Si nous voulons que Dieu nous aime, aimons-le en lui-même et en nos frères.

Mesdames,

L'étoile qui brillait, par une nuit d'hiver, sur le toit d'une étable à Bethléem, annonçait, entre tant d'autres merveilles, l'avènement d'une vertu glorieuse que la terre, jusqu'à ce moment, avait mal comprise et peu pratiquée. Quand les anges chantaient, autour du Messie fait enfant, le cantique d'allégresse : « Gloire à Dieu dans le ciel, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté », ils promulguaient le règne nouveau, le règne déconcertant, le règne splendide et fécond de la divine charité.

Jusqu'alors, l'amour du Seigneur avait été plutôt soupçonné que connu par la misérable race humaine, courbée sous le joug de l'idolâtrie, et même par le peuple privilégié qu'une terreur sacrée, surtout, enchaînait aux autels de Jéhovah.

Pourquoi Dieu avait-il réglé l'évolution de l'humanité de telle sorte qu'il fallût d'abord passer par les âges d'airain avant d'aboutir aux époques où régnerait l'amour ? Mystère de l'éternelle Sagesse. Toujours est-il que le Testament de Jéhovah, où les foudres grondaient semant l'effroi, devait servir de prélude au Testament de Jésus, où la paix fleurirait parmi les hommes, sous l'auréole de l'union universelle.

Depuis vingt siècles, l'obéissance à la loi de crainte est remplacée par la soumission volontaire à une règle qui s'est faite presque uniquement persuasive. Le code béni des Evangiles a posé la charité comme la vertu primordiale sur laquelle s'appuient toutes les autres, et qui englobe l'universalité de la Loi. Si les duretés antiques sont abolies, si les civilisations se sont affinées, et si, malgré les épreuves passagères, nous goûtons aujourd'hui la joie de vivre, il ne faut pas nous y tromper. Ce n'est pas au progrès des sciences, ni à la mentalité moderne que nous devons ce progrès. Cherchons la cause plus loin et plus haut. C'est la doctrine du Messie qui a renouvelé le monde, qui a imprégné tous les esprits — même, à leur insu, les plus incroyants — de cette sérénité pacifique, de ce désir saint d'effusion que les athées appellent altruisme et que nous appelons plus justement la charité de Notre-Seigneur.

Adonnons-nous donc à la charité, puisque le Christ nous le commande, puisque nos cœurs ont soif de s'y livrer. Mais cherchons d'abord à la bien comprendre, afin de la réaliser mieux, afin qu'elle produise en notre âme tous ses effets surnaturels.

I

La charité est cette vertu qui nous ordonne d'aimer Dieu, d'abord et par-dessus toutes choses, et d'aimer ensuite notre prochain à cause de l'amour de Dieu.

1. *Aimer Dieu :* cela doit sembler tout simple à quiconque veut se donner la peine de réfléchir un seul instant. Il est un Etre de grandeur, de force, de science, de miséricorde qui aurait pu continuer à vivre tout seul, dans sa gloire éternelle, sans avoir nul besoin de nous. Et cet Etre a daigné nous créer, nous qui ne pouvons lui servir à rien, sinon à lui rendre de faibles hommages en aucune façon nécessaires à sa félicité et à sa grandeur. Il est un Etre qui, non content de nous avoir formés à son image et ressemblance, a daigné nous offrir ce que Dieu seul pouvait promettre : l'espérance d'une extase sans fin dans l'immortalité du ciel.

Il est un Etre qui nous domine infiniment et qui, au lieu d'user de son pouvoir absolu pour nous enchaîner dans l'esclavage, nous a appelés à la liberté afin de nous rendre dignes de mérite. Il est un Etre qui daigne s'intéresser à nous, qui a prévu, dès l'origine de la terre, nos existences éphémères ; qui a tout disposé, de mille manières — voilées mais combien certaines pour des yeux croyants, — afin que les faveurs nous soient prodiguées, afin que les circonstances coopèrent à notre salut, afin que chaque jour, et chaque heure, et chaque minute, nous

inondent de grâces nouvelles en vue de notre éternel bonheur. Il est un Etre enfin, un être souverain, qui, étant tout et pouvant tout par lui-même, renfermant en lui infiniment plus d'énergies et de biens que n'en oseraient rêver les plus fébriles imaginations humaines, a bien voulu se proposer à nous comme notre but définitif, comme notre suprême Bien.

Vos cœurs sont trop hauts, n'en doutons pas, pour ne pas chérir délicatement les âmes qui, ici-bas, vous ont secourus, ont allégé le poids de vos peines, ont partagé avec vous les allégresses des jours radieux. Et pourtant personne en ce monde, pas même vos parents qui vous sacrifièrent leur vie, n'a fait pour vous la moindre chose qui puisse approcher des bienfaits divins. On vous aida, on vous applaudit, on pleura peut-être à vos côtés ; mais jamais nul n'a pu réaliser une parcelle de ce prodige qui consiste à vous donner une âme, à la maintenir dans la grâce, à l'appeler au royaume sans fin. Le plus banal instinct de la nature humaine, la gratitude la plus vulgaire, doivent donc nous tendre affectueusement vers Dieu, afin de lui chanter les hymnes de notre action de grâces, afin de nous consacrer à lui, un peu comme il s'est prodigué pour nous.

Aimer le Seigneur est un plaisir ; c'est la jouissance des âmes nobles à qui répugne l'ingratitude. Aimer le Maître est encore un devoir, car Dieu lui-même eut soin d'inscrire au frontispice de sa loi : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, et tu n'adoreras que lui seul. » Qui donc voudrait désobéir à cet ordre qui, en nous élevant vers Dieu, nous rapproche de sa magnificence, et nous assure les couronnes qu'il réserve à ses fils aimants ?

Dieu demande encore autre chose. Il veut d'abord — c'est tout naturel — que notre affection ne soit pas égoïste ; que nous n'allions pas le rechercher à cause des avantages immédiats ou matériels résultant de son intimité ; mais que nous l'aimions *pour lui-même*, à cause de sa bonté et de sa grandeur.

2. Il exige, en plus, que notre dilection s'épanouisse sur tout le monde et que nous aimions *tous les hommes* qui, comme nous, sont ses enfants. Croiriez-vous, par hasard, qu'il a créé la multitude des soleils, la terre avec ses profusions, le ciel avec ses gloires et ses harmonies, pour votre unique individualité ? Ne pensez-vous pas que des myriades d'autres êtres humains doivent avoir leur part aux libéralités que Dieu répand sur vous quotidiennement ? Et puisque nous sommes obligés de convenir que le Seigneur aime tous les hommes, irons-nous supposer qu'il lui plaise de voir ses créatures privilégiées se jalouser, se déchirer et se haïr ?

Nous n'avons pas à aimer le prochain pour lui-même, car le prochain est, comme nous, un assemblage de vertus et de défectuosités, de qualités et de déficiences. Mais, tout comme nous, le prochain est marqué au front du sceau resplendissant du Créateur ; comme nous, il participe à la grâce ; comme nous, il est appelé à devenir l'hôte des parvis éternels. C'est parce que Dieu l'aime et parce qu'il veut que nous l'aimions que nous devons chérir ce prochain, qui partage nos peines et nos épreuves, nos obligations et nos devoirs, comme il partagera, espérons-le, le destin que nous attendons.

Il ne s'agit nullement ici de ces sympathies naturelles, de ces affinités de caractère, de ces relations basées sur l'intérêt qui nous rapprochent davantage de certains êtres. Tout cela est affaire humaine. La charité que la Loi commande n'est pas une question de sentimentalité, mais de compréhension et de vouloir. Les répugnances instinctives elles-mêmes n'empêchent pas la charité, pourvu qu'elles soient réfrénées et dominées par notre ferme décision de ne jamais consentir à un mouvement d'aversion, de ne nous permettre ni jugements trop hâtifs, ni actions préjudiciables, ni malveillance ouverte ou déguisée. Aimer ses frères, c'est leur vouloir du bien, les biens d'ici-bas sans doute, mais par-dessus tout le bien suprême ; c'est les secourir quand ils souffrent, les relever quand ils succombent, tourner leurs yeux vers les clartés de la foi, coopérer à leurs œuvres bonnes ; c'est les aider à conquérir le ciel.

Et tout cela, encore une fois, parce que le Seigneur le demande et qu'il a le droit de l'exiger. Il nous a demandé l'union ; il a, dans la nuit de Bethléem, promulgué la paix entre les bonnes volontés. Nous serions gravement coupables de prêcher la discorde ou l'envie, de semer la guerre autour de nous.

Nous aimerons donc notre prochain, et nous l'aimerons comme nous-mêmes. Sans doute, notre nature se cabre devant une telle injonction ; notre égoïsme longtemps flatté, dorloté de mille manières, ne peut supporter la pensée qu'il faut sortir de sa tour d'ivoire, s'attacher aux autres avec dévouement, et leur offrir le même zèle que nous déployons à nos propres soins. Et cependant l'ordre est formel ; et en même temps, il est logique. Les autres en effet sont au fond semblables à nous et leurs âmes valent la nôtre. Si nous aimons pour l'amour de Dieu, nous devons désirer la gloire de Dieu, et travailler à son triomphe, aussi bien en autrui qu'en nous-mêmes.

3. Les âges de foi avaient bien saisi et pratiqué la doctrine de la charité. Rappelez-vous plutôt la chrétienté du moyen âge, où les classes sociales se compénétraient sous l'influence de l'Eglise, où les peuples se rassemblaient sous la houlette du Pasteur romain. Serait-ce médire de notre temps que de se hasarder à prétendre que notre charité moderne ne correspond plus si pleinement à l'idéal ?

Parfois notre charité est jalouse, exclusive, limitée au clan auquel nous appartenons. Plus souvent elle dégénère en une complaisance excessive pour bien des choses que Dieu condamne et que nous n'avons pas le droit d'admettre. La tolérance est excellente quand elle signifie la douceur dans la controverse, la patience dans la contradiction, l'indulgence miséricordieuse à l'égard de certains abus qu'il ne nous est pas possible de réprimer. Mais cette tolérance est perverse qui consisterait à reconnaître les mêmes droits au bien et au mal, à l'erreur et à la vérité. Rapprochons-nous les uns des autres au prix de certaines préférences personnelles, mais jamais et sous nul prétexte au prix des dogmes posés par Dieu

et des principes fondamentaux sans lesquels notre foi s'effriterait en je ne sais quelle vague poussière. Le Pape, les évêques, les docteurs ont prêté le serment solennel de défendre la vérité du Christ. Prêtres et fidèles, dans la mesure des situations, ont une obligation analogue. Chaque chrétien, dans des bornes et des circonstances diverses, doit être plus ou moins le champion de la foi. Sacrifier une parcelle de cette foi sous couleur de s'attirer des esprits hostiles, ce serait déserter l'armée sainte, donner ce qui ne nous appartient pas, car nous ne sommes pas les maîtres de la doctrine à nous confiée et dont il nous sera demandé compte.

Notre charité dévie encore en complicités regrettables pour maintes perversions à la mode, qu'il nous appartiendrait de combattre et auxquelles nous prêtons les mains. Vous avez quelquefois gémi sur la licence des romans ou sur l'impiété des journaux ; vous déplorez l'immoralité des théâtres et quelquefois des réunions mondaines. N'avez-vous jamais feuilleté le livre mauvais dont chacun parle, n'avez-vous jamais acheté, par une curiosité digne d'Eve, le journal qui blasphème le Christ ; n'avez-vous jamais applaudi aux représentations risquées et accordé votre présence à des soirées où une chrétienne ne peut se trouver sans rougir ? Etonnez-vous, après cela, que l'ennemi aille disant que nous ne valons pas mieux que les autres. Etonnez-vous que le mal se répande, déferle comme une marée furieuse, lorsque vous lui prêtez votre appui. Accepter les dépravations, j'allais dire les turpitudes, de notre heure, c'est pactiser avec le mal, c'est aider à naufrager des âmes, c'est collaborer au scandale. Or le bon Maître a lancé un jour cet anathème inoubliable : « Malheur à celui par qui le scandale arrive ! »

La charité n'est pas la faiblesse : elle s'oppose même à la faiblesse. Humble, résignée, bienveillante, elle doit rester toujours forte, sévère aux moments où il le faut ; elle doit s'acharner contre l'enfer, car l'enfer est le péril suprême. Mieux vaut, infiniment, chagriner une personne amie, froisser des sentiments aveugles, que coopérer à l'œuvre maudite qui tend à perdre tant de pauvres gens. La charité sait faire souffrir — comme le chirurgien — quand la douleur est nécessaire. Elle ne reculera jamais devant le sacrifice des avantages transitoires, quand il s'agira du Bien absolu.

II

1. Dans la sphère où vous vous activez, Mesdames, les occasions ne manquent pas de mettre en pratique la vertu, bénie entre toutes, que nous méditons aujourd'hui. Encore faut-il les saisir, et, pour cela, les rechercher. Oh ! comme cette recherche est facile ! Voulez-vous examiner un peu le cours paisible de vos journées ordinaires ? Vous commencez par la prière. Mais ces prières du matin, encore engourdies de sommeil, ne sont-elles pas un refrain imprécis qui agite les lèvres sans remuer le cœur ? Puisque la Providence a voulu que vous soyez chargées d'un ménage, il est bien entendu que vous ne consacrerez pas, comme les Clarisses, votre journée entière à l'oraison, aux exercices qui purifient et ennoblissent l'âme. Raison de plus pour mieux accomplir les actes de piété que vos brefs loisirs vous permettent.

Vous avez la responsabilité de sanctifier votre entourage, et nous allons, tout de suite, le dire. Mais la première sanctification qui vous incombe, la première âme dont vous avez la charge, c'est votre âme et votre sanctification. Veiller à son salut est un égoïsme sacré. Ce n'est même pas un égoïsme : c'est l'accomplissement de l'ordre divin. Que rien donc, ni les travaux urgents, ni les soucis de la famille, ne vous fasse négliger votre âme. Et si des obligations urgentes et impérieuses vous amènent, de temps à autre, à abréger les manifestations de votre piété, sachez au moins compenser cela par plus d'ardeur, plus de pureté d'intention, plus d'union intime avec Dieu.

Votre journée continue par l'accomplissement des travaux qui vous concernent à la maison. Oh ! ces pauvres tâches médiocres, comme elles paraissent fastidieuses, comme elles rebutent parfois ! On souffre de leur monotonie, de leur répétition ininterrompue. On s'imagine — bien à tort — qu'elles avilissent ou dégradent : quelle preuve d'esprit que de nettoyer son intérieur, quelle noblesse à commander des domestiques ou à se servir de domestique à soi-même ? On se jugeait créée pour des occupations plus hautes, on rêvait d'art et de poésie, de tourbillons joyeux et d'éclatants triomphes. Et parce qu'on se retrouve échouée là, entre son fourneau et sa table à ouvrage, on se figure avoir manqué sa vie. Quelle erreur, au seul point de vue humain, Mesdames ! car il n'est pas dans l'ordre universel que la femme soit littérateur, doctoresse, bas bleu en un mot.

Mais quelle erreur surtout sur le plan providentiel ! L'épouse, la mère, qui ne s'attache pas à sa maison, n'a compris ni son devoir ni son rôle. Dieu l'a placée là, au sein du foyer domestique, pour y entretenir le feu sacré, le goût de la famille, les belles traditions qui créent de l'espérance. Tout cela ne s'accomplit pas avec des gestes de théâtre : tout cela s'accomplit à force de petits soins, de menues attentions, par ces mille riens qui rendent la maison attrayante aux yeux des enfants ou d'un époux, qui les détournent d'aller chercher ailleurs les pires dédommagements au désordre et à la froideur de la demeure négligée.

Etre d'excellentes ménagères, ce n'est nullement déchoir, Mesdames. C'est se dévouer à sa fonction, c'est remplir l'acte — très humble mais qui peut devenir magnifiquement surnaturel — d'une perpétuelle charité envers les âmes des membres de la famille. Or il importe de s'en souvenir : si le Seigneur a ordonné que nous aimions tous nos frères, il n'en a pas moins établi une hiérarchie dans la charité. Celle-ci reste en fonction de nos charges ; nous devons chérir davantage les êtres que le ciel nous a confiés, et que nous avons accepté de prendre sous notre responsabilité.

Quand Dieu établit la famille, pour qu'elle soit la base constante de toute société stable, il voulut, par voie de conséquence, qu'un lien plus étroit et

plus fort groupât tous les membres de cette cellule sociale, qu'une chaîne de nécessités et d'amour la préservât de la dissolution. Il est conforme aux vœux du ciel d'aimer d'abord, et davantage, les âmes qui nous sont plus proches, puis les associations spéciales où le destin nous enrôla, et qui assurent notre sauvegarde, notre bonheur, et notre honneur. « J'aime mon village plus que ton village ; j'aime ma province plus que ta province », a chanté jadis le grand Mistral. Le poète avait raison : nous devons aimer pour commencer famille, cité et patrie ; le reste de l'humanité sera à sa place légitime si on le relègue au rang suivant.

Vous voyez la conclusion nécessaire : vous que la charité embrase, vous qui avez soif de tendresse, vous qui rêvez de dévouements, de renoncements, de sacrifices, vous devez apprendre avant tout à vous sacrifier sans éclat dans l'humble vie de vos ménages, à renoncer à votre bien-être, pour améliorer la condition de ceux qui se reposent sur vous, en vous dévouant aux besognes simples qui assurent les jouissances de l'intimité. Cette abnégation-là, je le sais, est la plus pénible de toutes. Les âmes même les plus humbles conservent le goût du panache ; on veut bien s'immoler, mais avec quelque apparat, au milieu des fleurs et des soupirs, avec accompagnement de musique en sourdine. Pour un peu, nous dirions au bon Dieu, comme ce héros de roman d'aventures : « Des coups d'épée, mais pas de coups d'épingle ! » Or le Seigneur, qui réserve les coups d'épée aux grands martyrs d'immense mérite, veut précisément que nous lui montrions notre amoureuse obéissance par l'acceptation joyeuse de ces petits et méritoires coups d'épingle qui se renouvellent chaque jour. Soyez douces et soyez patientes, soyez dignes dans votre humilité discrète, soyez affables et encourageantes : ce sera sans doute difficile, mais ce sera une belle manière de vous exercer à la charité.

Quand nous préconisons la douceur, nous n'entendons nullement insinuer qu'une mère peut négliger, à l'égard des enfants qui dépendent d'elle, les sanctions qui, par moments, s'imposent.

Aimer son fils est doux, en faire un homme est dur.

Mais la plus haute façon d'aimer ses fils, c'est précisément de les redresser quand ils faiblissent, de les relever par la force lorsque la tendresse s'avère insuffisante. Les châtiments, disons le mot : les corrections, reçues avec des larmes peut-être et sûrement administrées avec douleur, sont une grande preuve d'amour. Si l'enfant ne le comprend pas à l'heure présente, il vous en rendra grâces plus tard. La peine légère infligée maintenant doit éviter les afflictions plus vives et les défaillances de l'avenir. N'imitez pas, je vous en supplie au nom de Dieu, la sensiblerie d'une foule de parents modernes, qui font de leurs fils des idoles, qui les gâtent et les dégradent en s'inclinant sous leurs caprices, par un sinistre renversement des rôles et les vouent ainsi — pour toujours peut-être — au malheur.

2. Votre rôle de charité débordera facilement le cadre de la vie domestique. Que de personnes étrangères entrent en contact avec vous, durant tout le cours de votre journée ! Que chacune d'elle emporte de vous un souvenir de bienveillance, une impression de bon vouloir. Il y a des pauvres qui vous tendent la main : vous ne leur refusez jamais l'aumône. Or l'aumône peut se multiplier, se transformer, se métamorphoser mille fois, et faire du bien aux plus riches. L'aumône la meilleure et la plus sainte n'est pas toujours le jeton de monnaie ou le petit billet de banque que l'on prend indifféremment sur le superflu de son luxe et qu'on jette avec froideur en passant devant un miséreux. Que de gens souffrent sans oser mendier : il faut aller au-devant de leur délicatesse, vaincre subtilement leur timidité. Des malades ont besoin d'être visités et secourus, des cœurs anxieux ou désespérés aspirent à un conseil sauveur, à un geste qui relève et qui console. Des ignorants attendent les mots de la vérité qui délivre. A tous ceux-là, aux plus douloureux comme aux plus déchus, ne donnerez-vous rien de vous-mêmes, rien de votre secours, de votre sagesse, de votre influence, de votre aimante compassion ?

Les détresses humaines sont sans bornes, mais la charité est sans limites : vous ne vous enfermerez pas dans un isolement cruel, vous ne fermerez pas vos oreilles aux clameurs désolées ; vous irez au-devant des angoisses, au-devant des chagrins, au-devant des colères même, que les durs besoins exaspèrent, pour faire rayonner dans les ténèbres de l'humanité douloureuse la charité de Notre-Seigneur.

Il vous faudra faire plus encore : il vous faudra aller plus loin. Il faudra pénétrer jusqu'à ceux dont la malice vous fit du tort, à ceux qui, justement ou non, vous haïssent, à ceux qui voudraient vous repousser parce que des motifs exacts ou vains vous les ont rendus hostiles. Et ne venez pas dire, mes sœurs, que le pardon des outrages subis, que l'amour de ses ennemis, dépassent les possibilités chrétiennes. Revoyez plutôt dans votre cœur, revoyez la scène du Calvaire, le Christ martyrisé qui agonise parmi les blasphèmes et qui, dans son râle suprême, trouve le courage de murmurer la prière qui fait notre loi : « Mon Père, pardonnez aux bourreaux. » Le disciple qui ne voudrait pas passer par le dur chemin qu'a gravi le Maître, celui qui n'accepterait pas de le suivre — dans toute la mesure de sa faiblesse — jusqu'à surmonter ses instincts impulsifs, jusqu'à sacrifier ses rancunes, ce disciple serait-il digne de participer aux mystères qui l'unissent au Cœur de Jésus ?

Votre vertu de charité devra vous amener encore jusqu'à vous faire veiller jalousement sur les moindres de vos démarches, afin que rien, dans votre existence, ni un acte ni une attitude ni une approbation ni un mot, ne puissent scandaliser le prochain. Si nous devons aimer autrui, avant même de lui faire du bien ne faut-il pas éviter de lui causer le moindre mal ? Or le scandale qui assassine, qui jette les âmes aux enfers, est le plus terrible de tous les maux, la plus cruelle de toutes les injustices, le plus blessant des outrages faits à Dieu dans la personne de ses enfants. Il s'oppose directement à l'amour qui doit nous porter les uns vers les autres ; parmi les

méchancetés qu'il accumule en lui-même, on doit noter spécialement celle-ci : il attente à la charité.

* *

Pour rendre à votre Dieu un peu de son amour, vous multipliez, Mesdames, les oraisons et les bonnes œuvres. Vous êtes inscrites à des confréries, vous récitez des chapelets, vous vous dévouez à toute occasion. Cela est fort louable, certes ; mais n'oublions pas le jugement de S. Paul : Si vous n'avez pas la charité, vous aurez beau donner jusqu'à votre vie, vous serez semblables à ces instruments de musique qui frappent vainement l'air de leurs sons. Vous voulez ardemment que Dieu vous aime : nul désir n'est plus légitime. Mais Dieu ne pourra vous aimer que si vous répondez à ses avances. Aimez donc Dieu de tout votre cœur. Aimez-le en lui-même, d'abord, par-dessus toutes choses, dans une chaude effusion de respect et d'obéissance, de tendresse pieuse et de sainte activité.

Aimez-le ensuite dans vos frères. Ainsi que le Christ votre modèle, faites-vous toutes à tous, donnez-vous largement, sans compter, à tous ceux qui réclament vos efforts, qui implorent votre collaboration. Faites resplendir la charité, comme une auréole d'espérance. Hâtez de toutes vos forces l'heure sublime où tous les hommes aimeront leur Dieu et s'aimeront les uns les autres, l'heure où les cœurs de l'humanité tout entière palpiteront d'un même rythme à l'unisson du Cœur Sacré de Jésus. Ainsi soit-il.

TRIDUUM PRÉPARATOIRE A LA RÉNOVATION DES VŒUX DE RELIGIEUSES

I

LA VOCATION

Dilectus meus mihi, et ego illi. **Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui. (Cant., II, 16).**

Mes Sœurs,

Pendant ce Triduum, vous préparerez vos âmes à renouveler vos saints vœux. C'est là un acte d'importance, et vous avez raison de mettre tout en œuvre pour l'accomplir avec le plus de perfection possible.

Sans doute, il n'est pas aussi solennel que le fut l'émission même de ces vœux. Cependant, il n'a pas dans la pratique, au point de vue du travail quotidien de la sanctification, une influence moindre ; peut-être même agit-il avec plus d'énergie, et, en tout cas, le coup d'éperon qu'il donne à l'âme lui est nécessaire de temps en temps pour activer sa marche vers Dieu.

Oui, même les meilleurs religieux et les plus saintes religieuses ont besoin de s'arrêter parfois, de relever les yeux vers l'idéal qui séduisit leurs jeunes enthousiasmes et que précisent pour chacun les règles propres de son Institut, de confronter leur conduite habituelle avec cet idéal, afin de s'élancer à sa poursuite avec une ardeur nouvelle.

Vous m'avez demandé de vous aider à mener à bien cette besogne si salutaire ; j'essaierai donc, pendant ces trois jours, de méditer avec vous d'abord la grandeur et la beauté de votre vocation religieuse ; en second lieu, la honte des infidélités et de la tiédeur où peut entraîner la faiblesse humaine, toujours menaçante, hélas ! enfin, le grand bonheur d'une âme qui répond pieusement à l'appel de son Dieu.

Mais, vous le savez, mes paroles ne vous serviront de rien si Dieu lui-même ne leur donne audience en vos cœurs et ne les rend fécondes par sa grâce. La prédication extérieure importe peu ; c'est la prédication intérieure, l'Esprit-Saint, qui compte surtout. Priez donc, et beaucoup. Tout est là pour le plein succès de ce Triduum et la pleine efficacité de la rénovation de vos vœux.

La vocation religieuse a un double effet : elle donne Dieu à l'âme et l'âme à Dieu. « *Dilectus meus mihi, et ego illi.* Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui. » De ce double don, ou mieux de ce don mutuel que se font d'eux-mêmes l'âme et Dieu, découlent toutes les prérogatives surnaturelles et l'éminente beauté de la vie religieuse.

Dieu se donne, et c'est là le don le plus grand, le plus riche, le plus beau qu'on puisse rêver ; et ce don est absolu, il est irrévocable, il est parfait. *L'âme se donne,* et ce don qui doit être absolu, lui aussi, irrévocable, parfait, élève l'âme au-dessus des affections terrestres jusqu'à une union si intime avec Dieu qu'on a pu la qualifier avec juste raison de mariage mystique.

Que cela est grand et beau ! Que cela est doux à méditer !

I

« *Si scires donum Dei !* » Ah ! si nous connaissions bien le don de Dieu, le don qu'il fait de lui-même à ses amis, à ceux qu'il a choisis, appelés, préparés, acceptés dans son entourage immédiat, et au service particulier de sa majesté divine !

Ce furent d'abord les Apôtres ; ce sont ensuite les évêques, successeurs des Apôtres ; ce sont enfin les prêtres, les religieux, les religieuses, dont le rôle essentiel est de seconder les évêques dans la continuation de l'œuvre apostolique. A eux tous s'adresse l'émouvante déclaration de Jésus après la Cène (Jo., XV, 15) : « *Jam non dicam vos servos, sed dixi amicos.* Désormais je ne vous appellerai plus mes serviteurs, mais je vous ai appelés mes amis. »

1. Serviteurs du Christ, serviteurs de Dieu, tous les hommes le sont ou le doivent être de par leur condition de créature rachetée ; et à ce titre ils reçoivent de Dieu et du Christ de notables faveurs, des grâces insignes.

Dieu se manifeste à eux par les effets de sa puissance créatrice, la sagesse de sa providence, l'inépuisable générosité de son amour, la sainteté de sa justice, l'infini de sa grandeur. A la lumière de la création, à l'harmonie qui règne dans le monde, à toutes les marques d'intelligence, d'ordre et de bonté qu'il relève à chaque pas, l'homme, comme le dit S. Paul (Rom., I, 20), comprend sans effort qu'il y

a un créateur, et que ce créateur est infiniment grand, infiniment puissant, infiniment parfait. Il comprend aussi qu'à ce créateur il doit tout ce qu'il est et tout ce qu'il a : son corps, son âme, sa vie, son intelligence, ses facultés, ses richesses, tout ce qui le constitue ce qu'il est et tout ce qui lui sert. En conséquence, il déduit sans peine que l'obéissance, le respect, la reconnaissance s'imposent à lui comme les plus sacrés des devoirs.

Ensuite, cet homme ouvre l'Evangile. A ses regards ravis se dessine la figure suprahumaine de Jésus. Il lit les discours de ce Maître incomparable, ses paraboles, ses exhortations, ses prophéties, ses reproches ; il le voit à l'œuvre, évangélisant les pauvres, secourant les malheureux, guérissant les malades, ressuscitant les morts, apportant à tous un rayon de bonheur, une parole d'espoir, un gage de paix ; enfin, il lit le récit de sa mort en croix pour le salut du monde, le récit de sa Résurrection glorieuse et de son Ascension triomphante ; et pour peu qu'il sache comprendre et soit de bonne foi, il s'écrie avec J.-J. Rousseau : « La sainteté de l'Evangile parle à mon cœur... Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe : qu'ils sont petits auprès de celui-là ! Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si simple soit l'ouvrage des hommes ? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même ?... Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu. » *(Emile,* IV). Et puisque ce Dieu s'est fait homme, puisqu'il est mort *pour nous,* la raison comme le cœur exigent que nous lui marquions notre gratitude par un amour sans bornes et une docilité sans condition.

Il est vrai, nous sommes faibles, notre raison s'égare vite, notre volonté chancelle facilement, nos sens nous entraînent, le monde nous pervertit ; mais nous avons la grâce de Dieu pour parer à ces inconvénients, la grâce qui ramène dans les esprits enténébrés la lumière, la grâce qui donne aux leçons de la nature et aux leçons de l'Evangile une force de persuasion invincible, la grâce qui ranime les bonnes dispositions faiblissantes, relève les courages abattus, exalte les saints désirs et insuffle aux âmes déprimées une énergie victorieuse. Et cette grâce, elle coule à flots de tous côtés : de la prière, des cérémonies liturgiques, de la sainte messe, des sacrements et surtout du plus divin des sacrements, de la Sainte Eucharistie, où ce n'est plus seulement une grâce particulière qui nous est départie, mais où l'Auteur même de la grâce se donne à nous et nous rend forts de la force de Dieu.

Ah ! Notre-Seigneur peut bien adresser à tous les hommes, spécialement à tous les baptisés, le reproche que son Père adressait par la bouche des prophètes aux Israélites rebelles : « Voyons ! que pouvais-je faire pour vous que je n'aie pas fait ? »

2. Et cependant, mes Sœurs, pour vous, pour nous, il a fait davantage. Il nous a donné, cela est évident, tout ce qu'il a donné aux autres. Nous avons comme eux le pouvoir de lire dans le grand livre de la nature les preuves éclatantes de l'infinie puissance, de l'infinie sagesse, de l'infinie bonté de notre Créateur. Nous avons le bonheur, — et puissions-nous le goûter souvent, puissions-nous le goûter avec une sainte avidité ! — de suivre dans les pages de l'Evangile la trace de notre Maître adoré, d'écouter ses enseignements, de recueillir la manne cachée de ses exemples. Nous avons la prière, nous avons la sainte messe et tous les exercices de piété, nous avons l'Eucharistie, nous avons toutes les grâces qui découlent du sacrifice rédempteur et suffisent à assurer le salut de toute âme de bonne volonté. Mais parce qu'en nous, du fait que nous avons prononcé des vœux de religion, la bonne volonté a pris un caractère spécial de générosité décisive, le divin Maître, qui ne se laisse jamais vaincre en amour, a ajouté un don spécial à tous ceux qu'il nous avait déjà faits. Il s'est donné lui-même, *Dilectus meus mihi ;* et non pas en métaphore, ni passagèrement ; il s'est donné réellement et pour toujours, comme l'époux se donne à l'épouse.

Il n'est plus seulement pour nous le Créateur, le Maître et le Rédempteur ; il est l'Ami, il est le Bien-Aimé, il est le confident intime et le doux consolateur de l'âme, il est son guide et sa lumière, il est ses plus chères délices, il est son tout.

C'est alors que se réalise la parole du prophète : « *Ducam eum in solitudinem et loquar ad cor ejus.* Je le conduirai dans la solitude et je parlerai à son cœur. » Dieu a conduit l'âme choisie, âme de religieux ou de religieuse, dans la solitude bénie d'un monastère. Désormais le monde est mort pour elle et elle est morte au monde. Les vains bruits du siècle ne parviennent plus à ses oreilles, ses soucis ne la préoccupent plus, ses désirs lui deviennent étrangers, ses affaires ne la concernent plus, son cœur et son intelligence se ferment à tout ce qui vient de la terre et s'ouvrent uniquement vers le ciel. Or, quand une âme est vide de tout objet créé, dit S. Thomas d'Aquin, Dieu la remplit tout entière de son être incréé. Sa voix divine est désormais la seule qui ait audience en cette âme. Et avec quelle douceur, avec quel charme elle résonne dans la partie la plus secrète et la plus délicate de l'entendement ! Qu'il est merveilleux de grâce exquise et de suave beauté le colloque intime de cette âme avec son Dieu ! Rien ne le trouble, rien ne l'arrête. Comme une source puissante qui jaillit du flanc escarpé de quelque haute montagne, sur eux tombent de nouvelles confidences, d'inénarrables secrets, des propos qui ravissent l'âme en lui apportant comme un reflet de la science incomparable des bienheureux.

L'auteur de l'*Imitation,* qui visiblement connaissait par expérience ces mystiques épanchements, s'écriait : « Bienheureuse l'âme qui entend au dedans de soi la parole du Seigneur, et reçoit de sa bouche la consolation. Bienheureuses les oreilles qui perçoivent le souffle du divin murmure et ne remarquent rien des rumeurs du monde. Oui, certes, bienheureuses les oreilles qui n'entendent pas les voix du dehors, mais écoutent la vérité qui les enseigne au dedans... Voici ce que dit le Bien-Aimé : « Je suis ton salut, ta

paix, ta vie. Garde-toi près de moi et tu trouveras la paix. » (*Imit.*, III, 1).

Ici quelqu'un m'objecterait peut-être que l'union intime avec Jésus n'est pas le privilège exclusif du cloître et que l'on rencontre dans le monde de saintes âmes arrivées à un degré très haut de perfection. — Je ne le nie point, mais je vous prie de remarquer que dans le catalogue des saints canonisés le nombre des religieux, des religieuses, des prêtres et des évêques l'emporte infiniment sur celui des simples laïcs, qui pourtant sont en plus grande proportion dans la société chrétienne.

D'où cela vient-il ; sinon de ce que, par état, par vocation, religieux et religieuses, prêtres et évêques sont constitués dans l'intimité de Jésus, de ce qu'ils usent de ses grâces comme de biens propres, de ce que Dieu est leur tout et que rien ne les distrait de sa possession, de son service et de son amour, de ce qu'enfin il s'est donné à eux sans réserve, et cela, de préférence aux autres.

II

Aussi doivent-ils plus que les autres se montrer reconnaissants d'une telle intimité et du don total que Dieu leur fait de lui-même ; aussi doivent-ils répondre par un don non moins total d'eux-mêmes à Dieu. *Dilectus meus mihi, et ego illi.* Cela est d'ailleurs si salutaire, si ennoblissant, si juste et si beau !

« *Præbe, fili, cor tuum mihi.* Mon fils, donne-moi ton cœur ! » Quand c'est Dieu qui fait pareille invite, ne serait-ce pas folie de refuser ? Quoi ! la souveraine Puissance, la Beauté souveraine et la Richesse infinie s'abaisse à mendier l'amour d'une créature misérable, et cette créature hésiterait à répondre !

Ah ! que vous avez eu raison, mes Sœurs, de vous jeter tout de suite entre les bras de l'amour divin, et quand Jésus vous a dit : « Ma fille, donne-moi ton cœur, » que vous avez été bien inspirées de lui répondre : « Le voilà, ce pauvre cœur ! Je vous le donne tout entier, je vous le donne sans réserve ; désormais, il ne battra que pour vous ! »

Mais qu'est-ce à dire : donner son cœur ?...

1. S'agit-il de ce cœur de chair qui bat effectivement dans nos poitrines et dont les mouvements passionnés emportent toutes nos puissances sensibles dans un élan irrésistible ?

Oui et *non* ; — plutôt *non*.

Je ne vous apprendrai rien, mes Sœurs, en vous disant que nous ne sommes pas les maîtres absolus de ce pauvre cœur de chair. Depuis que la concupiscence, fruit du premier péché, a renversé l'empire souverain de la raison, nos facultés sensibles, et en premier lieu notre cœur agissent à leur guise. Comme l'a dit dans un autre sens, mais non avec plus d'à-propos, Pascal, « le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas. » Il a même des raisons que la raison désapprouve quand elle les connaît, sans que cette désapprobation leur ôte rien de leur efficacité.

Comment donc pourrions-nous donner à Dieu un organe sur lequel notre raison a si peu de prise ?

Cependant elle a quelque prise. Avant que le cœur s'enflamme, il faut que les yeux voient, que les oreilles entendent, que l'imagination s'échauffe, que la mémoire sensible entre en jeu. Or, la raison garde sur ces facultés un pouvoir considérable. Elle oblige les yeux à se détourner ou à se fermer ; elle bouche les oreilles ; elle arrête ou dévie les folles équipées de l'imagination ; elle puise à son gré dans la réserve de nos souvenirs. Par là, elle empêche le cœur de s'éprendre, et, s'il s'est donné par surprise, elle empêche que l'affection grandisse, elle l'étouffe.

C'est ainsi que nous pouvons et devons donner à Dieu notre cœur de chair. Nous le lui donnons par notre vigilance sur nos sens extérieurs, en évitant qu'aucun objet sensible l'impressionne plus qu'il ne convient ; nous le lui donnons par notre vigilance sur nos sens intérieurs, en empêchant qu'ils fournissent un aliment dangereux aux affections malsaines déjà conçues ; nous le lui donnons, en somme, en le gardant à l'abri de tout sentiment désordonné et trop naturel, en défendant qu'aucun autre que Dieu y entre de notre plein gré.

La grâce aidant, nous pouvons même davantage. A force de méditer sur les perfections infinies de notre Maître adoré, sur la beauté et la bonté du céleste Epoux de nos âmes, il arrive que le cœur sensible, surtout s'il est bien vide de toute affection charnelle, s'échauffe et s'enflamme, il arrive qu'il s'éprenne tout de bon d'amour pour Dieu.

Cependant, si cela est parfois utile et toujours très consolant et très doux, cela n'est pas le moins du monde nécessaire. Cela même peut devenir dangereux, parce que les illusions sont à craindre, et parce qu'aussi la sensibilité tend à prendre le pas sur la raison et tourne facilement la dévotion vraie en fadeurs et en mièvreries.

Donc, ce n'est pas notre cœur de chair que Dieu nous demande, ou ce n'est qu'en seconde ligne et tout à fait indirectement qu'il nous le demande, quand il nous dit : « *Præbe, fili mi, cor tuum mihi.* Mon fils, donne-moi ton cœur. »

Et ce n'est point par le don de ce cœur de chair que nous lui serons unis comme il l'est à nous, comme il veut que nous le soyons à lui.

2. Dieu est esprit, et c'est par tout l'infini de son esprit divin, intelligence et volonté, qu'il se donne à nous ; c'est aussi par la totalité de notre esprit humain, c'est-à-dire par notre intelligence et notre volonté, que nous nous donnerons à lui.

Voilà le don royal que vous lui avez fait par votre consécration religieuse, et c'est ainsi que vous êtes à votre bien-aimé. Vous avez promis de vous attacher à lui par les plus nobles facultés de votre être : l'intelligence, qui vous met en contact avec l'infini divin ; la volonté surtout, qui, maîtresse d'elle-même et de tout ce qui vous appartient, se voue librement, et avec elle tout le reste de vous-même, au service et à l'amour de Dieu.

Désormais cette volonté n'a de cesse qu'elle ne discerne clairement les ordres et les désirs de son bien-aimé pour les faire siens. Elle presse l'intelligence de les rechercher, de les méditer, de les appro-